

ROBERT PINGET

MAHU  
OU  
LE MATÉRIAU



LES ÉDITIONS DE MINUIT

I

LE ROMANCIER

© 1952 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-0488-3

## JE T'AVERTIS

Voilà cette histoire je n'y comprends rien, c'est quelqu'un qui m'a dit : « Tu devrais la raconter », je ne me souviens plus qui, peut-être moi, je mélange tout le monde, c'est vrai des fois dans la rue quand on me présente une personne je fais tellement attention, j'ai la même figure que cette personne et l'ami qui me présente ne sait plus si c'est moi ou l'autre, il me laisse me débrouiller. Au lieu de dire : « Excusez-moi » et de reprendre ma vraie figure j'explique pourquoi je voudrais ressembler aux gens et de nouveau je m'embrouille, le copain se fâche et la personne s'en va en disant qu'elle n'est pas pendue à un crochet, elle a des courses à faire.

Donc cette histoire je la raconte mais il y a aussi Latirail, il écrit des romans. Il me dit parfois comment il fait, ça me complique beaucoup, il peut bien m'expliquer ses personnages mais moi je suis peut-être l'un d'eux quand j'y pense ? Dans ma tête c'est la pagaille, il ne faut pas trop réfléchir, sur le moment on perd le fil, ensuite on voit que je me débats avec le diable.

## LES FIGURES

Il fallait bien que je fasse quelque chose, tu comprends. On me disait tout le temps de travailler. Je les entendais tous qui se levaient à six heures et demie pour aller au bureau. J'avais quatorze frères. A six heures vingt-cinq celui qui avait le réveil se réveillait et allait réveiller les autres. Je l'entendais frapper à toutes les portes très vite, très vite comme si on frappait longtemps à la même. On habitait à l'hôtel.

Il sautait ma porte. Mais j'étais réveillé à six heures et quart tous les jours. Je me demandais si on n'allait pas me réveiller comme les autres en me disant tout à coup : « Le bureau ! » J'avais ma chaise à côté de moi avec mes habits. A six heures vingt je sortais le bras de mes couvertures, je posais la main sur mon pantalon. Si on allait me réveiller ? Je trouverais un bureau. Je lui dirais : « Monsieur le directeur, voilà, on m'a réveillé à six heures et demie, je suis à votre disposition. » Des bureaux il y en a partout. On ne peut pas faire un pas chez nous dans la rue sans trouver des bureaux, sans trouver des gens qui vont au bureau, des bureaux qui cherchent des gens.

Six heures vingt-cinq. J'entends le réveil qui réveille mon frère.

Six heures et demie. Trrrrrrrrrr. Il a sauté ma porte. Je peux rentrer ma main. J'entends les autres qui se lèvent, les robinets qui s'ouvrent dans les lavabos, eau courante chaude et froide gaz à tous les étages prière de ne pas utiliser les serviettes pour les lames de rasoir on porte le petit déjeuner dans les chambres la direction n'est pas responsable des vols de valeurs non déposées à la caisse. Autrefois je me souviens d'un immense chahut dans le couloir à sept heures moins dix. C'était le temps de l'apprentissage. Ils devaient avoir vingt ans. Ils aimaient le bruit. Presque toujours un criait à ma porte : « Eh Mahu, tu dors feignant ? » Ma mère interdisait qu'on ouvre ma porte. Elle interdisait qu'on me réveille, elle interdisait qu'on me parle du bureau, elle interdisait le chahut. Petit à petit avec les années le chahut s'est calmé, on ne m'a plus demandé si je dormais feignant, on m'a laissé sortir mon bras des couvertures et attendre qu'on me réveille peut-être. Ça fait combien d'années ? Ils doivent avoir trente ans ?

Sept heures moins dix. Les robinets se ferment. Les fenêtres s'ouvrent. Les clefs tournent dans les portes. A partir de vingt-cinq ans on a fermé nos portes à clef. Les pas glissent dans le couloir. La porte du hall se referme. Ce n'est pas encore pour cette fois.

- Eh, Mahu ! tu dors, feignant ?
- Qu'est-ce que c'est ? Qui c'est ?
- C'est moi, Frédy.
- Qui c'est, Frédy ?
- Le douzième. Ouvre.

Je me lève. J'ouvre. Frédy a une barbe. Il a une pochette au veston. Il commence à perdre ses cheveux. Il ressemble à notre père qui êtes aux cieux que votre nom soit sanctifié que votre... Je dois m'asseoir sur mon lit. Je tremble.

– Qu'est-ce que tu as, Mahu ?

– Oh c'est rien. J'ai pas l'habitude.

– Tu veux de l'eau ? Tu veux du thé ? Tu veux de l'aspirine ?

– Non c'est rien. Parle-moi du bureau.

Il s'assoit sur le fauteuil. Il regarde sa montre :

– Justement, je viens pour ça. Ne le dis pas à maman. Ecoute, on a besoin d'un commis au bureau. J'ai pensé à toi. Depuis le temps, tu dois t'embêter. Tu serais d'accord ?

– Oh oui ! Merci, Frédy. Je vais m'habiller.

– Dépêche-toi. C'est sept heures moins cinq.

Moi qui savais tous les bruits par cœur, robinets qui s'ouvrent eau courante chaude et froide, depuis le temps, j'ai fait tout à l'envers. J'ai ouvert la fenêtre, j'ai coupé la serviette avec mon rasoir, j'ai ouvert le gaz à tous les étages, j'ai mis mon pantalon en dernier. Frédy a ri. Il m'a dit : « Tu as un derrière de bébé. Dépêche-toi, c'est sept heures et quart. » Et on est sorti. Mais je me souviens, juste avant de fermer la porte, juste avant, j'ai regardé sans le vouloir ma photo. C'est des figues que j'ai photographiées un été à Fantoine. Un été en vacances. J'ai senti... là, exactement, comme quand on fume la première cigarette du matin. Ça fait le vide. J'ai failli tomber. Frédy m'a dit : « Qu'est-ce

que tu as encore ? » Je lui ai dit : « C'est rien, c'est les figues. »

Maintenant je suis commis chez Juan Simon. Je ne vais plus chez nous. Je couche dans l'entrepôt. J'ai trouvé une place où il ne pleut pas. J'ai un vieux lit-cage. J'ai piqué ma photo de figues sur une planche en face. La nuit il y a un copain qui vient dormir. Il couche à côté de moi par terre dans des couvertures avec la bâche de l'ancienne voiture des Simon par-dessus. Comme ça il n'est pas mouillé quand il pleut. Il est modèle aux Beaux-Arts. Il est Hongrois ou quelque chose dans ce goût. Il me dit qu'il m'aime. Quand il me le dit trop je lui dis qu'il m'embête et ça le fait pleurer. Je lui donne du miel que maman m'apporte des fois. Elle a peur que je n'aie pas assez à manger chez Juan, c'est du vieux miel qu'elle avait en réserve pendant la guerre pour les clients de l'hôtel.. Il est tout en grains. Mais je ne regrette pas ma chambre. Ce réveil des autres tous les matins c'était d'un cafard... Maintenant je me lève en même temps que Traïko, on se lave la figure et les mains à la pompe de la cour. Lui il s'en va prendre un café dans des endroits différents chaque matin. On le lui offre à l'œil. Moi je sors mon pot de miel et j'en mange et je le remets sous mon lit. Et je fais le commis.

Petite-Fiente c'est la fille de Juan Simon. Elle a onze ans. En général elle arrive en même temps que moi au magasin pour aller à l'école. Elle me montre des dessins qu'elle fait et des additions toutes fausses je crois. Je n'ose pas les lui corriger parce que je ne me souviens pas si la retenue on l'inscrit en haut ou en bas de la